

Genèse atikamekw du Wapikoni mobile

Manon Barbeau

Les Atikamekw Nehirowisiwok : territorialités et savoirs

Volume 44, Number 1, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027888ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027888ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Barbeau, M. (2014). Genèse atikamekw du Wapikoni mobile. *Recherches amérindiennes au Québec*, 44 (1), 123–127. <https://doi.org/10.7202/1027888ar>



Genèse atikamekw du Wapikoni mobile

Manon Barbeau

Cinéaste et
cofondatrice du
Wapikoni mobile

TOUT COMMENÇA EN 1999 à Listuguj, communauté micmaque de la Gaspésie. C'était le pow-wow annuel et j'y venais dans le cadre d'une recherche cinématographique sur les rituels de passage célébrant la puberté des jeunes filles : *Lor rouge*.

Cette recherche m'avait d'abord menée en Arizona, au cœur des montagnes. Je fus accueillie par une famille apache. En magnifique robe de buffle blanche et recouverte de pollen doré, mise à l'épreuve par les Crown Dancers, esprits descendus des montagnes, effrayants dans leurs parures colorées, Joycinda, 14 ans depuis peu, participait à la cérémonie « Changing Woman ». Elle dansa trois jours et trois nuits avant de retrouver son jean, son T-shirt et son coca-cola, désormais femme.

À Listuguj, je rencontrai des aînées peu loquaces sur le sujet des rituels de passage et ma recherche n'avança pas beaucoup. Mais j'y vécus ma première expérience de tente de sudation : une vraie épreuve, mais aussi une vraie révélation. J'y découvris ma force, et une porte d'entrée vers une spiritualité qui m'était étrangère. À la sortie de la tente, après six heures de chaleur inimaginable, je voyais, comme pour la première fois, un ciel de nuit piqué d'étoiles, immense et d'une beauté extraordinaire. Un grand calme allait m'accompagner pendant plusieurs jours.

En septembre 2000, je me retrouvai au pow-wow de Wemotaci,

petit village atikamekw à 115 kilomètres au nord de La Tuque, à l'invitation du chef de bande Marcel Boivin, rencontré à Listuguj. La longue route de terre qui mène à Wemotaci traverse une forêt sauvage, dense, parsemée de grands lacs clairs. Cette route est dangereuse. Plusieurs y ont trouvé la mort. Je l'ai souvent utilisée. Chaque fois, elle m'a semblé interminable. Dans un aveuglant nuage de poussière, on y croise des camions forestiers lourdement chargés, des tout-terrain et des *pick-up* pressés d'arriver à destination. Après le pont traversant le Saint-Maurice, qui était autrefois la seule voie d'accès au village, la petite communauté apparaît, longeant la rivière, son petit cimetière fleuri de plastique multicolore à sa gauche. Premier rendez-vous donc dans la maison de Marcel Boivin et de son inspirante épouse Mary Coon, que j'allais vite considérer comme une amie. J'expose mon projet de film. Mary ouvre la porte arrière de la maison et appelle quelqu'un. Une jeune femme entre, jolie, sourire doux, yeux intelligents : Wapikoni Awashish. Je ne me doute pas de l'importance que cette jeune femme de 19 ans, dont le prénom signifie petite fleur, prendra dans ma vie et dans celle des jeunes des Premières Nations du Québec.

Wapikoni rassemble autour d'elle un groupe variant entre huit et quinze jeunes garçons et de filles de son âge. Pendant deux ans, je prends le train depuis Montréal jusqu'à Sanmaur, la

petite gare (sans gare) à la limite de la communauté. Chaque fois, quelqu'un du groupe m'attend dans son *pick-up* pour me conduire dans la communauté. Chaque fois, on m'aura trouvé un lit et un local où travailler en groupe et écrire ensemble. Comme le scénario sur les rituels de passage est reporté aux calendes grecques, on travaille plutôt à l'écriture d'un scénario de fiction et les idées fusent. Une histoire prend bientôt forme avec trame dramatique et dialogues imaginés par ce groupe assidu et collaboratif. David Boivin, aujourd'hui chef de Wemotaci, participe de temps à autre au groupe et je ne me doute pas que je retrouverai Canouk, le plus jeune participant, dans un autre contexte de création. *La fin du mépris*, c'est le titre du scénario qui témoigne de leurs préoccupations. La première version est présentée et acceptée par la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) en 2002. Plusieurs des scénaristes doivent y jouer un rôle.

Mais le destin en décide autrement. Le 30 mai de cette même année, alors qu'elle se rend à un bingo, la voiture dans laquelle se trouve Wapikoni heurte un camion forestier. C'est David qui me téléphone pour m'annoncer sa mort. J'ai l'impression de recevoir moi-même le billot qui l'a percutée en plein cœur. Douze ans plus tard, le chagrin m'habite encore. J'aimais comme ma propre enfant cette jeune fille lumineuse et douce. Elle m'avait aidée à m'intégrer dans la communauté, fait découvrir tout un pan d'un univers difficile en me tenant la main. Wapikoni avait perdu à l'adolescence sa mère, décédée d'une overdose. Je ne sais plus trop qui de nous deux était l'aînée et qui était l'enfant. C'était tantôt l'une, tantôt l'autre. Oui, la rencontre de Wapikoni a été l'une des rencontres exceptionnelles qui marquent une vie.

Après que des fleurs blanches eurent été jetées dans sa tombe, qu'un rituel funéraire traditionnel eut été célébré en cachette dans la cour de Mary Coon, il a été impossible de poursuivre l'écriture du scénario.

Mais cette communauté, je l'avais apprivoisée et je l'aimais. J'avais vécu d'autres expériences de tentes de sudation avec Mary Coon, Charles Coocoo et Marthe Coocoo. J'avais chassé l'outarde et tanné des peaux avec Ayami. J'y comptais des amis chers. J'avais pu par ailleurs constater la détresse des jeunes, être témoin du nombre élevé de suicides et des hélicoptères qui vrombissaient ponctuellement dans l'air pour venir urgemment en aide à quelque désespéré, voire du téléphone cellulaire qu'Alexandra avait toujours en main au cas où un appel au secours lui parviendrait.

Je ne pouvais partir comme ça.

Déjà, pour Montréal et pour Québec, j'avais eu l'idée du Vidéo Paradiso, qui poursuivait le travail amorcé auprès des jeunes de la rue à la suite de *L'armée de l'ombre*. Ce long-métrage réalisé en 1999 leur donnait la parole. Le Vidéo Paradiso, premier studio mobile de création vidéo et musicale, continuera de le faire.

À l'instar de la roulotte de Pops¹, il roule vers les jeunes, non pour nourrir le corps, mais pour occuper et nourrir l'esprit. Il met à la disposition des jeunes le

matériel technologique nécessaire pour leur permettre de réaliser des films sur des sujets qui leur tiennent à cœur, d'enregistrer leur musique, de leur donner la parole, de les faire entendre, les rendre *visibles*. Et par là même, contrer le goût de mourir : que la mort ne soit plus une solution de rechange au mal-être, mais que la création, le plaisir et la valorisation qui en découlent le soient.

Ainsi naît également le Wapikoni mobile, baptisé en l'honneur de cette chère et précieuse Wapikoni. L'Office national du film (ONF), avec André Picard à la direction du programme français, décide de m'épauler.

Mais il nous faut d'abord l'adhésion des Premières Nations. Je suis déjà, pour quelques-uns, considérée comme Atikamekw. Je réalise donc une vidéo pour présenter le projet à distance au Conseil de la Nation atikamekw (CNA) et obtenir son soutien. Puis, Clément St-Cyr, alors administrateur du CNA, nous accompagne, Liliane Tremblay et moi, à Wendake dans le but de rencontrer Ghislain Picard, chef de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador, et Claude Picard, son attaché politique. J'obtiens aussi leur appui. Le Wapikoni mobile est cofondé officiellement le 16 juillet 2003 par le Conseil de la Nation atikamekw et le Conseil des jeunes des Premières Nations, alors représenté par Maxime Vollant.

Guy Gendron, qui avait contribué à la mise sur pied du studio de l'Institut national de l'image et du son (INIS), met la main à la pâte. On trouve une vieille caravane qui avait usé sa carcasse sur les routes de Floride. Débarrassée du lit, la chambre devient une salle de montage, la douche un mini studio de son, le salon et la cuisine un lieu de rencontres, d'échanges, de formation.

Et commencent la grande aventure et la partie la plus exigeante de ma vie!

En 2004, les ateliers dans les communautés sont au nombre de cinq : trois communautés atikamekw (Wemotaci, Manawan Opitciwan) et deux communautés anichinabées (Pikogan et, jumelées, Lac-Simon/Kitcisakik). Les formateurs – Rachelle Alouki-Labbé, Eza Paventi, Patrick Pellegrino, Mathieu Arsenault, Alexandre Lachance – sont alors de véritables pionniers.

Chacun des ateliers dure quinze jours, ce qui se révèle rapidement beaucoup trop court. Des films en sortent toutefois avec l'appui de la population locale, ainsi que de Mary Coon et de Pascal Sasseville, aujourd'hui directeur de l'école secondaire de Wemotaci. Mais les équipes s'épuisent. La caravane, mal adaptée au climat, reste prise dans la neige de Wemotaci jusqu'au printemps suivant.

On doit donc ajuster l'intervention! Ce qu'on ne cessera de faire durant les dix ans qui suivront. Chercher comment améliorer notre intervention, être plus efficaces, plus respectueux, plus performants, mieux financés.

Les ateliers suivants durent donc un mois, plus une semaine de recrutement. Un intervenant jeunesse s'ajoute à l'équipe de deux formateurs. Nous fonctionnons depuis le début avec un coordonnateur autochtone originaire de la communauté visitée. Au fil du temps s'est ajouté à cette

équipe un assistant-formateur autochtone, avec l'objectif qu'il puisse à son tour devenir formateur.

Nos débuts sont un peu idéalistes, un peu naïfs. J'ai l'espoir de pouvoir transférer le Wapikoni à une direction autochtone après nos trois premières années d'activité. Je dois admettre que cet objectif était absolument irréaliste. Après trois ans, la gestion du Wapikoni est déjà très complexe : elle exige des compétences autant en gestion qu'en cinéma, et plus d'heures de travail qu'il n'y en a dans une semaine. De plus, les liens développés avec les partenaires sont tellement personnalisés qu'on ne peut alors passer le flambeau sans compromettre le projet.

Il faut une disponibilité de tous les instants, une ferveur et une patience de coureur de fond, et des compétences multiples qu'à ce moment seule l'équipe en place peut assurer. Le Wapikoni a maintenant responsabilité humaine. De jeunes participants cheminent vers un mieux-être et une confiance accrue en eux-mêmes et en la vie. Il est hors de question de fragiliser cette évolution. Certains d'entre eux partent de très loin, avec encore des pulsions de mort ; parfois, la caméra devient pour eux la bouée de sauvetage à laquelle se raccrocher. Je suis personnellement témoin de moments à la fois bouleversants et lumineux. Je crois déjà à la création comme outil de résilience, et durant toutes ces années j'en ai plusieurs fois la preuve sous les yeux. Dans les moments difficiles, c'est ce qui me permet de poursuivre, de survivre aux crises, petites ou grandes.

L'une d'entre elles, « La crise », aurait pu signifier la fin du Wapikoni. En 2011, Service Canada, partenaire principal, se retire brutalement du financement du projet. La moitié de notre budget disparaît d'un coup. C'est finalement le soutien de la population, les autochtones en particulier, qui permet au Wapikoni de survivre. Des pétitions sont signées, des lettres écrites par centaines et envoyées au gouvernement fédéral ; le grand chef Atleo, le chef local Ghislain Picard, Matthew Coon Come, l'Association nationale des centres d'amitié autochtones, des participants et leurs parents sont parmi les signataires. C'est ce qui nous permet de reprendre espoir. Grâce à l'acharnement de l'équipe de financement, on voit enfin la lumière. Santé Canada devient notre partenaire principal, bien conscient de l'impact positif du Wapikoni sur la santé globale des jeunes des communautés autochtones. Le Wapikoni a d'ailleurs été reconnu comme projet modèle dans le plan directeur de la Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador. En période de recrudescence des suicides, des communautés comme celle de Lac-Simon font appel au Wapikoni pour obtenir un atelier supplémentaire afin de donner « un répit » à la communauté.

Durant toutes ces années, les communautés visitées se multiplient progressivement, avec une invitation par lettre des différents conseils de bande. Au terme de ces dix ans, vingt-cinq communautés ont été visitées au Québec. Plus de 3000 jeunes ont fréquenté les ateliers. On continue de dire « la roulotte », mais il y a quatre studios ambulants. La première est un peu une relique. Elle sert parfois

à recevoir des journalistes, mais elle ne se déplace pas très loin du garage...

Peu à peu, au fil des festivals où les films réalisés sont sélectionnés, on crée des partenariats. La méthodologie du Wapikoni se propage. Nous sommes donc ainsi appelés à collaborer avec des organismes du Québec et d'Amérique du Sud : Oxford Committee for Famine Relief (OXFAM-Québec), Centro de Culturas Indígenas del Perú (CHIRAPAQ) au Pérou, El Centro de Formación y Realización Cinematográfica (CEFREC) en Bolivie, Initiative vidéo stratégique et LafkenÑyZugyn au Chili, Smithsonian Institute et Université McGill au Panama. Des cinéastes autochtones sont de plus en plus invités à participer et à collaborer à ces formations : Marie-Pier Ottawa au Panama, Elisa Moar au Chili, Réal Junior Leblanc et Kevin Papatie en Nouvelle-Calédonie chez les Kanaks, Emilio Wawatie, Raymond Caplin et Shaynah Decontie en Finlande chez les Samis. Peu à peu, des ateliers sont mis en place au Canada, à Wikwemikong et à Pine Creek. L'idée de « franchises wapi-koniennes » dans des communautés de l'ouest du pays, dans l'air depuis longtemps, poursuit son développement.

Des communautés du Québec sont jumelées à des communautés d'Amérique du Sud. Paul-Émile Ottawa, alors chef de Manawan, fait parvenir un présent au chef de Malalhue, la communauté visitée au Chili, tandis que, sous la responsabilité de Catherine Potvin, chercheuse pour la chaire UNESCO McGill « Dialogues pour un développement durable », et de François Laurent, un groupe d'Emberas du Panama est accueilli par la communauté anichinabée de Kitcisakik en Abitibi. Un premier projet de cocréation vidéo sur la spiritualité est élaboré entre les deux communautés à la suite de cette rencontre.

Par ailleurs, la diffusion des films prend de plus en plus d'ampleur. Dès les débuts du Wapikoni, les courts-métrages réalisés sont projetés devant la communauté en fin d'ateliers. À cette époque et parfois encore, il n'est pas rare de faire la tournée du village en camion de pompiers, armé d'un porte-voix, pour annoncer l'événement. Les pompiers de Manawan sont particulièrement généreux, nous offrant aussi souvent le garage pour le *party pizza* à la fin de l'escale.

Après cette traditionnelle projection communautaire qui réunit toujours des centaines de spectateurs a lieu le lancement annuel dans le cadre du Festival du nouveau cinéma (FNC). Les participants descendent alors de leurs lointaines communautés pour présenter leurs œuvres devant un public chaque année plus nombreux.

Il faut rappeler que le Wapikoni est d'abord un projet de médiation. Il vise à donner confiance, à donner la parole, mais aussi – et surtout – à rendre visibles ces peuples trop *invisibles*. Les films réalisés par les participants deviennent autant de ponts jetés vers l'Autre, un lien qui réduit l'isolement, la détresse qui en résulte et qui conduit parfois au suicide. On dit souvent que la construction d'un réseau est la meilleure protection contre les idées noires. La circulation des films contribue à la construction de ce réseau. Souvent, les cinéastes en herbe se déplacent

avec leur film au Canada ou à l'étranger. Ils deviennent ainsi de fiers ambassadeurs de leur culture et contribuent à la réduction du racisme et des préjugés. Dans les festivals ou événements publics à travers le monde, ils côtoient d'autres créateurs autochtones et non autochtones. Ils élargissent leur horizon. Ils ne sont plus seuls.

Les films atikamekw auront été les premiers à « voyager » et à être primés. Je cite pour exemples *Coureurs de nuit* de Canouk Newwashish, participant de la première heure, *La forêt de mon grand-père* de Sonia Chachai, *Territoire des ondes* de Patrick Boivin et Allan Flamand. Le territoire sera d'ailleurs l'une des thématiques récurrentes durant toutes ces années. Par la suite, des films de tous genres - essais, documentaires, fictions, films expérimentaux, animations - des nations qui ont participé à cette belle aventure recevront aussi beaucoup de distinctions.

Plus de 700 films ont ainsi été réalisés dans le cadre du Wapikoni. Ils ont été présentés dans des endroits prestigieux comme l'Exposition universelle de Shanghai au pavillon du Canada ; au volet culturel des Jeux olympiques de Vancouver ; à guichets fermés dans huit salles du prestigieux festival de Clermont-Ferrand en France ; dans près d'une centaine de petites communautés autochtones d'Amérique du Sud, perdues dans la végétation, communautés mapuches ou quechuas, ce dont je suis aussi fière et touchée. Souvent réalisés en langues ancestrales, ces films ont aussi été traduits en français, en anglais, en espagnol, en italien, en mandarin, en hongrois... Toute cette effervescence créatrice s'accompagne de création d'emplois pour les communautés partenaires. De 2012 à 2014, 68 contrats ont été signés pour des postes dans la communauté et reliés aux ateliers : réalisateur, coordonnateur, assistant-cinéaste, preneur de son, caméraman, monteur, intervenant psychosocial ou encore pour des postes au siège social : postproduction ou communication.

Mais l'histoire du Wapikoni est d'abord une histoire de rencontres. Le but n'est évidemment pas de former 3000 cinéastes. Le Wapikoni souhaite redonner confiance, espoir, goût en la vie et fierté. Ce projet a d'ailleurs autant profité aux équipes de formateurs et intervenants non autochtones qui y collaborent, les enrichissant par la découverte de cultures qu'ils connaissent trop peu. Elle a assurément contribué largement à la visibilité de ces gens que Richard Desjardins nommait à juste titre « Le peuple invisible ».

Invisible, il le sera de moins en moins. Des jeunes prennent la relève. Le mouvement Idle No More en est un bel exemple. Certains participants du Wapikoni contribuent aussi maintenant à cette visibilité. Leur caméra est une arme, comme le dit bien Réal Junior Leblanc, lauréat de plusieurs prix avec ses films. Kevin Papatie fait le tour du monde avec ses propres œuvres et y témoigne fièrement de sa culture. Au moment où j'écris ces lignes, il est en Bolivie, avec des cinéastes et militants autochtones du monde entier desquels il s'inspire. Marie-Pier Ottawa présente ses œuvres dans plusieurs festivals internationaux,

structure sa pensée et enrichit sa pratique artistique. Elle prépare actuellement une exposition. Quant à Abraham Cote, il enseigne maintenant la vidéo à Kitigan Zibi, et son dernier film a été en compétition avec les films du Wapikoni au festival Présence autochtone. Rien ne peut me rendre plus heureuse et plus fière que ce parcours vers l'autonomie. Celui du jeune Micmac Raymond Caplin est fulgurant : en trois ans, il passe du sous-sol de Listuguj, où son père s'inquiétait de lui, au Wapikoni où l'on découvre son talent inouï pour le dessin, puis à l'école des Gobelins, à Paris, qui lui offre une école d'été après avoir vu sa première animation. Il étudie maintenant à l'Université Concordia, clamant sur Facebook qu'il a enfin trouvé sa place. On ne peut passer sous silence le parcours impressionnant de Samian, aujourd'hui porte-parole du Wapikoni. Samian a fait ses premières armes dans le premier studio ambulant garé à Pikogan il y a dix ans et il a maintenant à son crédit trois albums de rap encensés par la critique.

Après une reconnaissance de l'ONU en 2012 pour l'ensemble de notre travail (prix Plural+), 2014 marquait donc les dix ans de cette intense aventure qu'est le Wapikoni mobile. De multiples célébrations les ont soulignés. L'UNESCO m'a donné une carte blanche : avec neuf autres artistes féminines du monde, pendant une semaine on y a célébré le 8 mars, Journée internationale de la femme. J'y étais invitée en tant que cinéaste, mais j'ai insisté pour y présenter des films réalisés par des femmes dans le cadre du Wapikoni, insisté aussi pour être accompagnée de Viviane Michel, directrice de Femmes autochtones du Québec. D'autres événements, plus locaux, ont suivi, permettant de resserrer les liens avec des partenaires anciens ou « naturels » : Terres en vues, Office national du film, Amnistie internationale, etc.

Le plus important de ces événements, et sans doute le plus important événement depuis la création du Wapikoni, a été la formation du premier Réseau international de création audiovisuelle autochtone (RICAA). Dans le cadre du Festival Présence autochtone, et en collaboration avec OXFAM-Québec et le GIRA (Groupe interdisciplinaire de recherche sur les Amériques), le Wapikoni a invité plusieurs des partenaires internationaux côtoyés au fil des ans : Vincent Carelli, qui œuvre depuis les années 1980 dans les communautés brésiliennes d'Amazonie ; Ivan Sanjines, fondateur du CEFREC en Bolivie, avec lequel le Wapikoni est en lien depuis des années ; Tarcila Rivera Zea de CHIRAPAQ au Pérou ; Monique Manatch de Indigenous Culture & Media Innovations au Canada ; Catherine Potvin, partenaire au Panama, chercheuse de l'Université McGill ; Jeannette Paillan, impressionnante leader mapuche du CLACPI ; Guillermo Monterforte d'Oyo de Agua au Mexique ; Odd Levi Paulsen, producteur sami de Norvège ; Marquise Lepage et Marie-Louise Cousineau qui travaillent entre autres avec les Inuits ; Thora Herrmann, chercheuse qui travaille autant avec les Mapuches et les Samis qu'avec les Innus. Tous ces partenaires ont en commun d'utiliser la vidéo pour prendre la parole ou donner la parole aux Premières Nations de différentes parties du monde. Le

RICAA permettra d'unir leurs voix pour débattre d'enjeux communs ou partager les rêves des autochtones par la cocréation d'œuvres vidéo collectives et par une plus large diffusion de celles-ci.

De quoi m'occuper pour les dix années qui viennent.

Il va sans dire que ce parcours aurait été impossible sans le soutien des Premières Nations, de fidèles partenaires, et d'une fabuleuse équipe. J'aime aussi croire que

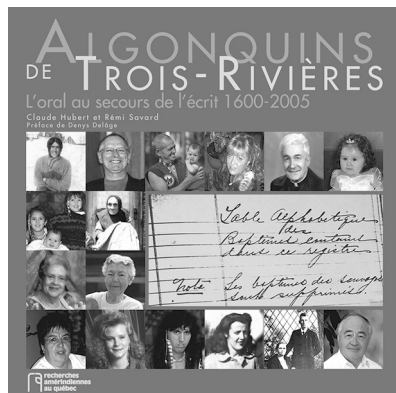
Wapikoni Awashish, petite fleur atikamekw, a tout ce temps veillé sur nous.

Notes

1. Chez Pops, un organisme québécois d'aide aux jeunes de la rue fondé par « Pops », le Père Emmett Johns : <http://www.danslarue.com/fr/services/services-de-premiere-ligne/centre-de-jour-chez-pops>

ALGONQUINS DE TROIS-RIVIÈRES

L'oral au secours de l'écrit 1600-2005



CLAUDE HUBERT ET RÉMI SAVARD PRÉFACE DE DENYS DELÂGE

Cette recherche nous apporte les preuves que les Algonquins de l'actuelle région de Trois-Rivières sont les descendants de ceux que les Français rencontraient, au XVII^e siècle, à l'embouchure du Saint-Maurice, leur lieu de rassemblement annuel. Elle révèle la persistance, malgré les politiques d'assimilation et de marginalisation, d'une communauté forte de sa culture et de sa mémoire. En conjuguant sources écrites et sources orales, les auteurs parviennent à soulever le voile tiré, souvent volontairement, sur l'histoire de ces Algonquins et, du même coup, sur celle du Québec.

Ce livre « ... traite, pour la première fois d'autochtones qui ne sont pas reconnus comme étant des Indiens au sens de la loi, malgré toutes leurs tentatives, et qui n'habitent pas dans une réserve. Or, il existe une croyance au Québec à l'effet que

les autochtones ne vivent que dans les réserves et qu'il n'y a pas de métis. Ces deux phénomènes seraient réservés à l'Ouest. Il nous apparaissait vital de rendre les faits publics, non seulement pour les Algonquins, mais pour l'histoire du Québec ». (Sylvie Vincent citée par Madame Estelle Zehler dans *Le Devoir*, 3 et 4 juin 2006 : G5)

ISBN : 2-920366-33-6

163 pages. Collection « Signes des Amériques », n° 14

25 \$ (TPS incluse, ajoutez 5 \$ de frais de port au Canada, 8 \$ à l'étranger)

Faites parvenir votre commande accompagnée d'un chèque à :

Recherches amérindiennes au Québec

6742, rue Saint-Denis, Montréal, Québec, Canada H2S 2S2

raq@recherches-amerindiennes.qc.ca

Consultez notre site

www.recherches-amerindiennes.qc.ca